

**COURS « B » : LES CHOSES, LES GENS ET LA RAISON****2 TYPES DE GENS : DES CIBLES MOUVANTES**

*Post-scriptum à la leçon précédente : pas le constructionnisme*

*Types de gens*

*Pierre Duhem 1906*

*Friedrich Nietzsche 1886*

*Une rétractation sans condition*

*Des gens comme objets des sciences*

*Nominalisme dynamique*

*La personnalité multiple*

*Un cadre d'analyse*

*De nouveaux types d'individus*

*L'autisme*

*Comportement des autistes*

*Le spectre autistique*

*Les moteurs de la découverte*

*Les pauvres*

*Le suicide*

*Le génie*

*Post-scriptum à la leçon précédente : pas le constructionnisme*

Mardi dernier nous avons posé la première thèse de ce mini-cours de trois leçons : bien que certaines classifications soient plus naturelles que d'autres, *il n'existe pas de classe bien définie ou définissable dont les membres seraient uniquement des sortes naturelles et rien d'autre*. De même, il n'y a pas de classe floue, vague ou définie de façon simplement approximative, qui soit utile dans un projet philosophique ou scientifique reconnu, et qui mérite d'être appelée la classe des sortes naturelles. En bref, *il n'existe rien de tel qu'une sorte naturelle*.

Certains pourraient y voir une thèse « constructionniste ». Ce n'est absolument pas le cas. Je ne dis pas que la classe des sortes naturelles est construite par la société ou par quelque autre constructeur. Je dis qu'une telle classe n'existe pas. Mes arguments ne sont pas tirés de la série d'évidences et de pseudo-évidences que mettent en avant ceux qui professent le constructionnisme. Mes arguments sont de deux ordres. Premièrement, l'échec de la tradition des sortes naturelles était en germe dès le point de départ. Deuxièmement, après le plein midi des années 1970, la décennie héroïque de Kripke et de Putnam, la tradition s'est déconstruite et a donné lieu à toute une gamme de définitions et d'approches mutuellement contradictoires. Nous avons beaucoup appris de cette tradition depuis 1840, mais elle s'est essoufflée. Plus que cela : elle s'est suicidée.

Cette thèse, qu'il n'existe pas de classe, ni précise ni floue, des sortes naturelles, n'a pas d'implications pour les sortes elles-mêmes qu'on juge plus naturelles, plus pertinentes, ou plus utiles que d'autres classes de choses. Les chevaux, les citrons, l'or, sont des animaux, des fruits, une substance (ou un élément). Nous trouvons la classe des chevaux plus « naturelle » que la classe des chevaux de course, et celle-ci plus naturelle que la classe de chevaux utilisés par la police montée. Mais lorsqu'on se trouve dans une manifestation, la classe des chevaux de la police montée est beaucoup plus pertinente que la classe des chevaux. On peut dire la

même chose pour d'autres exemples classiques de la tradition des sortes naturelles. La plupart ne sont pas des classes du tout, parce que des classes ont des membres ou, dans la langue des ensembles, ils sont comme des ensembles composés d'éléments. L'or n'a pas de membres, c'est une substance. L'or est une substance plus naturelle que la gamme infiniment variée des plastiques. Le coton est plus naturel que le nylon, bien que la chemise en coton que je porte soit un produit artificiel fabriqué par des machines qui filent le coton brut, et d'autres qui en font du tissu, d'autres encore qui le découpent, le cousent, etc. Tous ces choses, le coton brut, le fil, le tissu, ma chemise, sont du « réel ». La non-existence d'une classe de sortes naturelles n'a rien à faire avec cette « réalité ».

Pour éviter tout malentendu, je dois rappeler que je suis un réaliste à l'ancienne. Il est vrai que dans mon livre sur le constructionnisme social, *La construction sociale de quoi ?*<sup>1</sup> j'ai pris au sérieux les prétentions des constructionnistes, et j'ai essayé de dire avec précision ce qui est en jeu dans le débat entre les réalistes et les constructionnistes. J'ai proposé trois points de blocage, et même trois échelles qui mesurent en trois dimensions les degrés de conviction réaliste ou constructionniste. La plupart des réalistes de vieille souche sont plus dogmatiques que moi. Ils ne prennent pas le constructionnisme au sérieux. Il leur est même arrivé de dire que si on le prend au sérieux, on trahit le réalisme. Je supporte mal cette attitude. Je suis bel et bien réaliste, un réaliste sensible aux complexités des choses. Mais la thèse de la non-existence d'une classe de sortes naturelles n'est pas liée à cette sensibilité.

## ***Types de gens***

Je m'intéresse depuis longtemps aux classifications des gens, à la manière dont elles touchent les gens classifiés et à la manière dont leurs effets sur les gens peuvent à leur tour changer ces classifications. Depuis 1983 cet intérêt m'a conduit à entreprendre une série d'études qui se révèle presque inépuisable. Deux livres, l'un sur la personnalité multiple autour des années 1980, l'autre sur la fugue dissociative autour des années 1890<sup>2</sup>. Des articles sur la criminologie et la dégénérescence<sup>3</sup>, sur les abus commis sur les enfants<sup>4</sup>, une étude sur l'origine des seuils de pauvreté<sup>5</sup>, une autre sur la race<sup>6</sup>. Des leçons inédites sur le suicide et le génie (cours de 2001-2002). Des leçons sur l'obésité et l'autisme qu'on peut lire sur le site Internet du Collège de France (mon cours de 2004-2005)<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?* La découverte, 2001. (*The social construction of what ?*, Harvard, 1999). Le titre de la traduction français me paraît quelque peu énigmatique. Qu'est qui est « entre la science et la réalité »? Les scientifiques ? Les appareils ? Les laboratoires? Les institutions qui payent pour la recherche? Le grand public?

<sup>2</sup> *L'Âme réécrite*, Le Plessis Robinson, Synthélabo/Les Empêcheurs de Penser en Rond/Le Seuil, 1998. (*Rewriting the Soul: Multiple Personality and the Sciences of Memory*. Princeton: Princeton University Press, 1995.) *Les voyageurs fous*, Paris, Seuil (Collection Les Empêcheurs de Penser en Rond), 2002. *Mad Travelers: Reflections on the Reality of Transient Mental Illnesses*. Charlottesville, University Press of Virginia, 1998.

<sup>3</sup> « Criminal behavior, degeneracy and looping », *Genetics and Criminal Behavior*, ed. David T. Wasserman and R. T. Wachbroit, Cambridge: Cambridge University Press, 2001, 141-167.

<sup>4</sup> « The Making and Molding of Child Abuse » *Critical Inquiry*, 17 (1991): 253-288.

<sup>5</sup> « Façonner les gens : le seuil de pauvreté », *L'ère du chiffre : Systèmes statistiques et traditions nationales*, sous la direction de Jean-Pierre Beaud et Jean-Guy Prévost, Presses de l'Université de Québec, 2000, 17-36.

<sup>6</sup> « Why race still matters » *Daedalus* 2005 (134): 102-116.

<sup>7</sup> [http://www.college-de-france.fr/site/phi\\_his/p998922592913.htm](http://www.college-de-france.fr/site/phi_his/p998922592913.htm)

J'ai forgé deux expressions. La première, « façonner les gens »<sup>8</sup>, réfère aux manières selon lesquelles une nouvelle classification scientifique peut donner naissance à un nouveau type de personne. Une nouvelle façon d'être une personne, de se concevoir comme personne, est devenue réalité. D'où le titre de mes cours de 2002 et 2005. La deuxième expression, « l'effet de boucle »<sup>9</sup>, réfère aux manières dont une classification peut interagir avec les individus qui sont classifiés. Depuis le début de mes réflexions j'ai insisté sur le fait qu'« il n'y a aucune raison de supposer que nous aurons jamais à raconter deux histoires identiques concernant deux manières différentes de façonner les gens »<sup>10</sup>. Néanmoins des généralisations sont possibles. Dans la leçon d'aujourd'hui, je propose un cadre à l'intérieur duquel on peut penser ce processus de façonner les gens ainsi que l'effet de boucle. C'est vraiment ma leçon terminale, la conclusion des recherches que j'annonçais dans la leçon inaugurale. Vous trouverez les propos sur « façonner les gens » aux pages 16-25 de cette leçon. Je me cite souvent, avec deux objectifs. Premièrement, signaler les points sur lesquels j'ai changé d'avis, et deuxièmement, dire des choses positives en conclusion des cours.

### ***Pierre Duhem 1906***

Dans la leçon inaugurale, je citais le livre de Pierre Duhem publié il y a exactement un siècle<sup>11</sup>. En 1906, Duhem a écrit que nos théories scientifiques n'étaient pas très stables. Elles sont toujours remplacées par d'autres. Avant l'époque et avant la lettre, il a parlé des réfutations de Popper et des révolutions de Kuhn. Sans avoir encore compris les formidables événements dus aux publications d'Einstein, l'année précédente, Duhem, à la fois physicien et historien, ne percevait pourtant pas l'histoire de la physique comme une accumulation de connaissances. Mais il pensait que les classifications deviennent toujours plus stables à mesure que les sciences se développent. Il n'entend pas par là qu'elles ne changent pas, mais qu'il y a une évolution au cours de laquelle nos classifications scientifiques deviennent de plus en plus adéquates aux phénomènes. Dans ma leçon inaugurale, j'ai cité avec admiration le paragraphe suivant :

On a souvent comparé le progrès scientifique à une marée montante ... Celui qui jette un regard de courte durée sur les flots qui assaillent une grève ne voit pas la marée monter ; il voit une lame se dresser, courir, déferler, couvrir une étroite bande de sable, puis se retirer en laissant à sec le terrain qui avait paru conquis ; une nouvelle lame la suit, qui parfois ... n'atteint même pas le caillou que celle-ci avait mouillé. Mais sous ce mouvement superficiel de va-et-vient, un autre mouvement se produit, plus profond, plus lent ..., mouvement progressif qui se poursuit toujours dans le même sens, et par lequel la mer monte sans cesse. Le va-et-vient des lames est l'image fidèle de ces tentatives d'explication qui ... ne s'avancent que pour s'écrouler ; au-dessous se poursuit le progrès lent et constant de la classification naturelle dont le flux conquiert sans cesse de nouveaux territoires, et qui assure aux doctrines physiques la continuité d'une tradition.<sup>1</sup>

---

<sup>8</sup> Cf. « Making Up People », *Reconstructing Individualism*, in T. Heller et al. Stanford : Stanford University Press, 1986, 222-236. Repris dans *Historical Ontology*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 2002.

<sup>9</sup> « The Looping Effects of Human Kinds », in D. Sperber, D. Premack and A. Premack, *Causal Cognition. An Interdisciplinary Debate*. Oxford: Oxford University Press, 1995, 351-383.

<sup>10</sup> « Making up people », p. 23, réimpression page 114 (“there is no reason to suppose that we shall ever tell two identical stories of two different instances of making up people”)

<sup>11</sup> Pierre Duhem, *La Théorie physique : son objet et sa structure*. Paris: Chevalier & Rivière, 1906, p. 38.

J'admire, sans la partager moi-même, sa fidélité à l'idée d'un tel « progrès lent et constant de la classification naturelle ».

Duhem croyait peut-être que les théories fondamentales de la physique devaient continuer dans un état de « révolution permanente ». Mais il aurait rejeté catégoriquement l'incommensurabilité de Kuhn ! Duhem parle bien sûr de la physique mais aussi des autres sciences de la nature, la chimie, sans doute, mais aussi la biologique et même certains aspects de la médecine. On le prend souvent pour un antiréaliste appartenant à un genre dont le type le plus abouti est l'empirisme constructif de Bas van Fraassen. Vis-à-vis de la classification de la nature, Duhem est bel et bien réaliste. Pourtant il n'a rien écrit sur les sciences sociales et sur leurs classifications des gens et des comportements.

### ***Friedrich Nietzsche 1886***

Je reprends un passage de la leçon inaugurale :

« Une vingtaine d'années avant la parution du livre de Duhem sur la nature de la physique, Nietzsche était en Italie, où il publia un recueil d'aphorismes ayant chacun la longueur d'un paragraphe. Le titre en est à la fois allemand et italien : *Die fröhliche Wissenschaft*: « la *gaya scienza* ». On le connaît comme *Le Gai Savoir*. L'un de ces aphorismes est le suivant :

Il y a quelque chose qui m'a causé la plus grande difficulté et qui continue de le faire sans relâche : *le nom que l'on donne aux choses* importe infiniment plus que ce qu'elles sont. La réputation, le nom, l'aspect, l'importance, la mesure habituelle et le poids d'une chose – à l'origine le plus souvent une erreur, une qualification arbitraire, jetées sur des choses comme un vêtement, et profondément étrangères à leur esprit, même à leur surface – par la croyance que l'on avait en tout cela, par son développement de génération en génération, cela s'est peu à peu attaché à la chose, s'y est identifié, pour devenir son propre corps ; l'apparence primitive finit par devenir presque toujours l'essence, et fait l'effet d'être l'essence. Il faudrait être fou pour s'imaginer qu'il suffit d'indiquer cette origine et cette enveloppe nébuleuse de l'illusion pour détruire ce monde considéré comme essentiel, la fameuse « réalité » ! – Mais n'oublions pas non plus ceci : il suffit de créer des noms nouveaux, des appréciations, et des probabilités nouvelles pour créer à la longue des choses nouvelles.<sup>2</sup>

On pourrait bâtir toute une leçon inaugurale sur ce simple texte. Il ne suffit pas de montrer du doigt des illusions pour en venir à bout, ou de se contenter de les tourner en ridicule. On n'échappe pas aux classifications en proclamant qu'elles sont des productions historiques, sociales, et mentales. Nous vivons dans un monde classifié, que l'on pourrait déconstruire pour s'amuser, mais nous aurons besoin de ces structures pour penser, en attendant qu'elles soient modifiées, non pas par déconstruction, mais par construction, par création. L'aphorisme de Nietzsche s'ouvre par trois petits mots allemands : *Nur als Schaffende* : *Comme créateurs seulement* !

Après cette remarque négative, une remarque positive concernant la façon d'être des créateurs. Avec de nouveaux noms, de nouveaux objets viennent au monde. Pas très vite. Seulement avec l'usage, seulement après une première couche, puis une seconde, etc. Ce n'est pas une création qui commence par l'essence d'un nouvel objet, mais par sa peau, par sa surface, par ce avec quoi on interagit. Par ce sur quoi on intervient

superficiellement. Peu à peu on lui donne corps, un corps qui finit par se solidifier et par donner l'impression d'une essence – une essence que l'on a mise au monde.

Nommer ne suffit jamais pour créer. Si l'on a un grief contre Nietzsche, c'est que même lui est encore un philosophe, encore trop attentif à ce que l'on dit et pas assez à ce que l'on fait. Nommer occupe des lieux, des sites particuliers, et se produit à des moments précis. Pour qu'un nom puisse commencer son travail de création il a besoin d'autorité. Il lui faut être mis en service au sein d'institutions. Un nom prend ses fonctions seulement quand une histoire sociale est elle-même à l'œuvre. Nietzsche jugeait tout cela probablement trop évident pour mériter d'être mentionné. »

Dans cette leçon de 2001 j'étais trop poli, parce que j'ai un grief plus important, qui concerne le constructionnisme. Je ne crois pas qu'en général « *Le nom que l'on donne aux choses* importe infiniment plus que ce qu'elles sont. » Ma sensibilité à la réalité est trop forte pour dire cela. Les noms importent, mais les choses importent davantage. Mon attitude est plus « réaliste » que celle de Nietzsche, mais quelques-uns des rapports entre les noms et les choses me causent « la plus grande difficulté » et continuent de le faire « sans relâche ». Je ne suis pas le seul ! Pensons à deux titres célèbres. Foucault : *Les mots et les choses*.<sup>12</sup> Quine : *Le mot et la chose*<sup>13</sup>.

Cet énoncé de Nietzsche, que les noms importent plus que les choses, me paraît plus séduisant quand on passe des choses aux gens. N'exagérons rien. Je ne dis jamais que le nom qu'on donne aux gens importe plus que les gens. Néanmoins, les noms peuvent avoir une grande importance pour les gens auxquels on les applique. Je continue de citer la leçon inaugurale :

Examinons d'abord la cour de récréation, puis les sciences humaines.

Quand j'étais enfant, certains petits voyous lançaient des insultes. On leur répondait (par une comptine) : « *Sticks and stones will break your bones but names with never hurt you !* » — « Un bâton ça fait mal, un caillou ça fait mal, mais les mots ça f'ra pas d'mal à une mouche ». On n'en n'était pas absolument sûrs. Les mots peuvent blesser. Se faire traiter de noms d'oiseaux est censé faire mal. Les noms nous touchent de mille autres manières. Ça change tout de s'entendre traiter de génie, ou même de s'entendre traiter de gros. Et d'autant plus quand on se prête au jeu. Dans sa biographie de Wittgenstein, Ray Monk prétend que le philosophe ressentait, appréciait, mais se sentait également torturé par « le devoir de génie ». Les noms nous travaillent. Ils nous changent, et ils changent notre manière de voir notre propre vie et de nous engager dans le futur. »

Les noms fonctionnent différemment à des époques différentes, car on leur associe des choses tout à fait différentes. Hannah Arendt pensait que l'idée même de génie était une invention des premiers romantiques allemands. Julia Kristeva en trouve la racine bien avant, à l'occasion d'une intervention divine accordant une vision inspirée à un saint ou à une sainte. Aujourd'hui, le génie se mesure par référence au sommet de l'échelle d'un test d'intelligence.

Les noms ne fonctionnent pas tout seuls, comme de simples sons ou des marqueurs. Ils font partie d'un monde immense de pratiques, d'institutions,

---

<sup>12</sup> La référence à Foucault est un peu trompeuse, dans la mesure où il avait projeté d'intituler son ouvrage *L'ordre des choses* – qui est en effet le titre de la traduction anglaise – mais en 1966, deux livres portant ce même titre venaient d'être publiés.

<sup>13</sup> Willard van Orman Quine, *Le mot et la chose*, Flammarion, 1977. (*Word and Object*, 1960.)

d'autorités, de connotations, d'histoires, d'analogies, de souvenirs, de fantasmes. Dans la cour de récréation, un enfant s'entend traiter de « gros lard » ou de « patapouf ». C'est blessant, mais seulement parce qu'on méprise la graisse. En d'autres lieux et d'autres temps, on aurait pu trouver rassurant d'être gros. Le mot « gros » n'agit pas sur nous inopinément, mais parce qu'il est encadré par un monde de significations, de médecins, de compagnies d'assurance, d'amants, et de régimes amaigrissants. Idem pour le « sex appeal » : les images contemporaines de femmes dévêtues, si attirantes pour les hommes, ne ressemblent en rien à celles peintes par Rubens ou Renoir. Quant au monde de ceux qui se savent gros, c'est un univers rempli d'instruments : de balances, de mètre-rubans, de tables dressées par des spécialistes en statistique. C'est un univers de normes.

Analyser les classifications humaines, c'est analyser des mots classificatoires dans les lieux où ils fonctionnent, c'est analyser les relations entre locuteurs et auditeurs, c'est analyser des descriptions externes et des sensibilités internes. Il n'en va pas tout à fait de même pour le mot « bâton » et les bâtons, ou le mot « caillou » et les cailloux.

Comme Nietzsche le savait bien, mais n'a pas pris la peine de le dire, les noms ne sont qu'un aspect de l'interaction entre la classification et les individus classifiés. Dans la case des types de gens, il y a plus que les noms et les *classifications*. Il y a aussi les *gens* qui sont classifiés, les *experts* qui font les classifications, les *institutions* dans lesquelles les experts et les gens interagissent, et au moyen desquelles les autorités exercent une surveillance et un contrôle. Il y a le corps de la *connaissance* en pleine évolution.

### ***Une rétractation sans condition***

Je répète le mot de Michel Foucault que j'ai cité la semaine dernière et que j'ai pris pour devise : « travailler, c'est entreprendre de penser autre chose que ce qu'on pensait avant. » J'ai cessé de rechercher une définition des sortes naturelles. Je n'ai pas abandonné aussi nettement ni dans les mêmes proportions mon programme intitulé « façonner les gens ». Il y a cependant un aspect de mes idées anciennes que je rejette sans réserve. C'est une conséquence inéluctable du fait d'avoir compris que la classe des sortes naturelles n'existe pas. Il y a longtemps déjà, j'avais émis l'hypothèse qu'il existait un concept comparable ou parallèle à celui des sortes naturelles : les sortes humaines<sup>14</sup>. (Je les appelais les espèces humaines.) Il n'y a pas de classe de sortes naturelles : a fortiori, il n'existe pas de classe des sortes humaines, des espèces humaines, des types humains. Dans la leçon inaugurale, j'avais déjà abandonné ma terminologie, mais je conservais cette idée sous-jacente qu'il y avait deux types de classifications, que j'appelais « interactive » et « indifférente ». J'ai continué à explorer cette hypothèse que la différence fondamentale entre sciences humaines et sciences naturelles était que les premières concernent des sortes interactives et les secondes des sortes indifférentes. Quelle erreur !? Quelle horreur !

« Nous ne sommes peut-être pas bien loin de cette différence fondamentale qu'il y a entre sciences de la nature et sciences humaines. Les sciences dites humaines, ou sociales, ne diffèrent pas foncièrement des sciences dites de la nature sous prétexte qu'elles traitent de ce que l'on appelle des constructions sociales. Elles n'en diffèrent non pas plus parce qu'elles font appel à la compréhension, au *Verstehen*, plus qu'à l'explication, à la prédiction et au contrôle. Elles en diffèrent parce qu'il y a une interaction dynamique entre

---

<sup>14</sup> *Op. cit.* « The Looping Effects of Human Kinds ».

les classifications développées dans les sciences sociales, et les individus ou les comportements qui se trouvent classés. En qualifiant un type de personne ou de comportement, on peut l'affecter directement au point même de le transformer. C'est pour cela qu'il peut arriver que changent les caractères spécifiques d'individus. Et ces changements rendent nécessaire de réviser ce que l'on sait de ces individus et même de retoucher nos classifications. J'ai appelé cela l'effet de boucle des spécifications humaines. Et je ne suis en rien dogmatique en matière d'humain, car si l'on commence à vivre au milieu des cyborgs ou à devenir des cyborgs, je crois que la rétroaction biologique va faire partie de nos vies quotidiennes. Le bouclage classificatoire va continuer en parallèle, peut-être jusqu'à ce que tous deux se confondent dans un monde que personne ne peut prédire.

Les sciences sociales, systématiques aussi bien qu'institutionnalisées, ont entre leurs mains toute une batterie de données statistiques et d'analyses informatiques s'appuyant sur des classifications de personnes. On considère comme acquis que ces classifications fonctionnent de la même façon que celles utilisées dans les sciences de la nature. Mais en fait, celles des sciences sociales cherchent à atteindre des cibles mouvantes, à savoir des personnes et des groupes de personnes qui peuvent changer, en particulier parce qu'elles savent comment elles sont classifiées.

Le cas des sciences médicales est particulier. Ce ne sont, ni tout à fait des sciences naturelles, ni tout à fait des sciences sociales. D'un côté, les sciences médicales – dont la psychiatrie – cherchent à découvrir les causes organiques fondamentales des maladies. Dans le cas de troubles psychiatriques, ceux-ci peuvent être biochimiques, neurologiques, ou les deux à la fois. Il existe une très forte tendance à chercher des antécédents héréditaires à de nombreuses maladies, dont certaines formes de folie. En même temps, notre façon d'être malade, nos actions, notre conduite, nos attitudes, et nos émotions sont classifiées selon des critères très humains.

On a pu dire que les systèmes actuels de diagnostic et de traitement contribuent eux-mêmes à produire le genre de comportement anormal caractéristique de la maladie. Classification et diagnostic sont alors construits, et cette construction interagit elle-même avec les personnes perturbées et contribue à produire leur comportement qui, à son tour, confirme le diagnostic.

Certaines classifications sont ici particulièrement importantes. Ce sont celles qui, une fois assimilées par les personnes et leur entourage, et une fois impliquées dans des institutions, modifient en retour la manière dont ces personnes s'éprouvent elles-mêmes. Ceci peut aller jusqu'à une modification de leurs sentiments et de leurs comportements, et cela en partie pour avoir été répertoriées de telle ou telle manière. Ce type de classification est *interactif*. Cette formulation est un peu barbare ; mais elle a au moins le mérite de mettre en scène les actants, les actions, et leurs moyens. Le mot *inter* souligne comment interagissent les personnes et la classification. Il montre aussi comment les *actants* prennent conscience d'eux-mêmes dès lors qu'ils ont été classifiés de telle ou telle manière : la façon dont ils sont traités ou institutionnalisés ne compte pas pour peu dans ce qui les fait se prendre au jeu.

Certaines de ces interactions peuvent être fortes. Ce qu'on savait de personnes classifiées d'une certaine façon peut devenir faux parce qu'elles ont changé sous l'effet de cette classification, et de la nouvelle façon de se concevoir qui en résulte, ou encore en conséquence du traitement qu'elles ont subi du fait de cette classification. Il y a donc là ce que j'ai appelé un effet de boucle.

La notion de classification interactive est vague mais utile. Bon nombre de classifications diffèrent fondamentalement du type de classifications humaines que je viens

de mentionner. Ni les électrons, ni les chaises, ne sont doués de compréhension. Quel nom donner à ce dernier genre de classification ? Classification *indifférente* fera l'affaire. La classification « électron » est indifférente dans la mesure où appeler un électron « électron » ne lui fait ni chaud ni froid. Rien de surprenant ici, car il n'est pas conscient et ne va certainement pas changer ses habitudes du fait qu'il sait comment l'électron est classifié. »

Il y a des différences valides, qui ne sont pas loin des intentions qui étaient les miennes quand j'ai introduit ces deux mots. Mais les mots « indifférente » et « interactive » n'indiquent pas deux classes distinctes. A fortiori, ils n'ont aucune valeur comme démarcation entre les sciences naturelles et les sciences humaines. Cet aspect de mon programme s'est écroulé, totalement, irrémédiablement. Je vous prie de m'excuser pour une telle erreur.

### ***Des gens comme des objets des sciences***

Nous considérons beaucoup de types de gens comme des objets d'étude scientifique. Quelquefois pour les contrôler, comme dans le cas des prostituées, quelquefois pour les aider, comme dans le cas des personnes suicidaires. Quelquefois pour organiser et pour aider, mais en même temps pour nous protéger nous-mêmes, comme dans le cas des pauvres ou des SDF. Quelquefois pour les changer, pour leur propre bien et pour celui du public, comme dans le cas des obèses. Quelquefois simplement pour les admirer, les comprendre, les encourager et peut-être même les imiter, comme dans le cas (parfois) des génies. Nous considérons que ces types de gens sont un donné, que ce sont des classes définies présentant des propriétés définies. Plus nous aurons de connaissances sur ces propriétés, mieux nous saurons les contrôler, les aider, les changer ou les imiter. Mais ce n'est pas tout à fait ainsi que les choses se passent. Ce sont des cibles mouvantes : nos recherches interagissent avec les cibles elles-mêmes et les modifient. Et dès lors qu'elles ont été modifiées, ce ne sont plus tout à fait les mêmes types de gens qu'auparavant. La cible a bougé. C'est cela, l'effet de boucle. Quelquefois, nos sciences créent des types de gens qui, en un certain sens, n'existaient pas auparavant. C'est cela, façonner les gens.

Quelles sciences ? Les sciences de l'homme. Elles incluent non seulement les sciences humaines et sociales, dans la mesure où je compte la psychiatrie et une grande partie de la médecine clinique au nombre des sciences de l'homme. Quel nom donner à cette famille sans avoir l'air sexiste ? « Sciences de l'être humain » fait pédant et sonne mal. Je les appellerai les sciences humaines. Les sciences humaines, ainsi entendues, incluent de nombreuses sciences sociales, la psychologie, la psychiatrie, et dans une acception assez large, une bonne partie de la médecine clinique. Les « types de gens » qui figurent dans mon titre sont ceux qu'étudient les sciences humaines. Je ne fais qu'indiquer une direction : en effet, non seulement ma définition est vague, mais j'estime qu'on ne devrait jamais définir des sciences spécifiques sauf dans un but administratif ou pédagogique. Quand elles sont actives, les sciences ne cessent de déborder leurs frontières et leur vie est faite d'emprunts mutuels.

Je dresserai plus loin une liste des moteurs qu'on utilise dans les sciences. Ce sont des moteurs de découverte, mais aussi des moteurs pour façonner les gens. L'analyse statistique des classes de gens est un moteur fondamental. Nous essayons en permanence de médicaliser : les médecins ont tenté de médicaliser le suicide dès les années 1825. On disséquait le cerveau des suicidés pour découvrir la cause cachée. Plus généralement, on s'efforce de rendre biologique, de trouver un fondement biologique aux problèmes qui frappent certaines classes de gens. Plus récemment, nous nous sommes mis à vouloir rendre génétique autant que possible. Ainsi le surpoids et l'obésité, autrefois considérés comme un



problème d'incontinence, ou de faiblesse de la volonté, ont été investis aujourd'hui par la médecine, puis par la biologie, et actuellement, nous recherchons leur cause dans des tendances génétiques héréditaires. Dans le cas de la recherche de la personnalité criminelle, on retrouve une histoire similaire.

### *Nominalisme dynamique*

Est-ce de la philosophie ? Oui. Mes réflexions sur la classification des gens relèvent d'une forme de nominalisme. Je voudrais les placer dans la grande tradition des nominalistes britanniques : Ockham, Hobbes, Locke, Mill, Russell. *Ma* tradition. Une tradition dont descend Willard van Orman Quine, grand pragmatiste et nominaliste – même si sa philosophie est aussi dans le lignage des pragmatistes classiques. Mais tous ces nominalistes épousent un nominalisme entièrement statique. Le mien est dynamique, parce que je m'occupe des diverses manières dont les noms interagissent avec les individus auxquels ils s'appliquent (ou souvent, ne s'appliquent pas).

Nietzsche fut peut-être le premier nominaliste dynamique. Michel Foucault est un représentant plus récent, mais qui descend bien sûr de Nietzsche en droite ligne. Dans le cours de 2005 j'ai cité une remarque qui se trouve dans un compte-rendu du journal *Libération*, le 1<sup>er</sup> juin 1982. Foucault y présente la traduction française du chef-d'œuvre de John Dover, *L'homosexualité grecque*.

Dover, en effet, déblaie tout un paysage conceptuel qui nous encombrait. Bien sûr, on trouvera encore des esprits aimables pour penser qu'en somme l'homosexualité a toujours existé : à preuve Cambacérès, le duc de Crequi, Michel-Ange ou Timarque. À de tels naïfs Dover donne une bonne leçon de nominalisme historique. Le rapport entre deux individus du même sexe est une chose. Mais aimer le même sexe que soi, prendre avec lui un plaisir, c'est autre chose, c'est toute une expérience, avec ses objets et leurs valeurs, avec la manière d'être du sujet et la conscience qu'il a de lui-même.<sup>15</sup>

Évidemment, Foucault ne pensait pas que « l'homosexualité a toujours existé ». Il écarte l'idée d'une formule ironique. Il se range donc du côté des constructionnistes, mais cela n'importe guère, car il a en train de plus grandes affaires. On parle de l'homosexualité grecque – c'est le titre du livre de John Dover – mais Foucault souligne que ce n'est pas la même chose que l'homosexualité d'aujourd'hui. Être homosexuel du temps des Grecs et aujourd'hui, ce n'est pas la même chose, ce n'est pas la même vie, ce n'est pas la même « expérience, avec ses objets et valeurs ». La « conscience » de soi-même, dit Foucault, s'inscrit dans un registre différent. Et ce n'est pas une affaire de *science* : la question est celle du « souci de soi », pour prendre le titre du troisième volume de *l'Histoire de la sexualité*.

Dans ce compte-rendu, Foucault ne s'intéresse pas aux psychiatres ou aux médecins d'hier, d'aujourd'hui, ou à leurs homologues de la Grèce antique. Ni aux noms et aux terminologies qu'ils employaient. Arrêtons-nous un instant, néanmoins, pour examiner ce qu'il appelle le « nominalisme historique ». Il ne s'agit pas du nominalisme classique des clercs, mais d'un nominalisme nietzschéen. Je suis porté à croire que c'est une expression impromptue, un bonheur de plume peut-être, un peu ironique, mais que Foucault ne répète guère. Il n'aimait pas ces mots en « -isme ». Pourtant, l'idée est importante.

---

<sup>15</sup>Michel Foucault, compte rendu de J. Dover, *Homosexualité grecque*, dans *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 1982. *Dits et Écrits* No. 314. IV, p. 315-6.

C'est l'idée que le nom « homosexualité » n'a pas de signification dans l'absolu, en tant que tel. Il ne prend sens que dans un site historique, en un temps et un lieu, avec des pratiques et des préoccupations spécifiques. Et toujours dans un discours. Plus important, le *comportement* que l'on dit aujourd'hui « homosexuel » a beaucoup de significations différentes dans les époques successives de l'histoire de la sexualité en Occident. Très souvent, et à toutes les époques, il faut le reconnaître, ce comportement ne signifie à peu près rien. Depuis le célèbre rapport du docteur Kinsey sur la sexualité – qui a fait sensation il y a cinquante ans, mais qui paraît anodin aujourd'hui en dépit du film sur la vie de Kinsey – nous pensons que la plupart des adolescents ont des expériences homosexuelles. Et que beaucoup d'entre eux ont eu des comportements homosexuels sans conséquence, dit-on, pour leur vie adulte.

Comme Nietzsche nous en a averti, des objets viennent au monde avec leurs noms. Comme je l'ai dit dans la leçon inaugurale :

La philosophie a un mot technique pour parler de l'étude de l'être : l'ontologie. Nietzsche parle de l'apparition et de la disparition d'objets et des genres d'objets. Il parle, pour ainsi dire, d'ontologie historique. C'est là une expression que Michel Foucault utilisait en 1982. Aussi, le moyen le plus concis pour payer la dette de certains de mes travaux aux idées et aux pratiques de Michel Foucault est de mentionner [le titre de mon livre] *Ontologie historique*<sup>16</sup>. Mais Michel Foucault fit bien plus que de l'ontologie historique. Il a contribué à faire advenir des choses. Son ontologie était tout autant *créative* qu'historique. *Nur als Schaffende!*

« Ontologie historique » et « Nominalisme historique » sont de beaux mots, mais ils ne racontent que la moitié de l'histoire. Il y a une histoire dans laquelle les noms ont des effets. Pas simplement les effets ontologiques auxquels Nietzsche nous a rendus attentifs. Des effets de pouvoir sur les individus, mais aussi des effets de pouvoir des individus sur les classifications. Des effets répressifs, mais aussi la *gay pride*.

De Foucault, nous avons appris la dualité « *pouvoir/savoir* » qui implique tous ces effets. En-dessous de cette grande devise, on doit faire entrer le cadre à cinq éléments que j'ai déjà évoqué. Ce cadre a joué un rôle capital dans les analyses détaillées de Foucault :

Les classifications

- (a) Les gens
- (b) Les experts
- (c) Les institutions
- (d) La connaissance

### ***La personnalité multiple***

Il est essentiel d'avoir des exemples à l'esprit, pour mettre de la chair sur des rapports abstraits. Je devrais brièvement mentionner mon premier exemple des manières de façonner les gens et de l'effet de boucle : la personnalité multiple. J'en ai parlé dans *L'âme réécrite : une histoire de la personnalité multiple et des sciences de la mémoire*, publiée il y a onze ans. Cela paraissait facile, trop facile. Vers 1970, on a vu surgir quelques cas paradigmatiques et sensationnels de comportements étranges, semblables à des phénomènes qu'on avait étudiés un siècle plus tôt et en grande partie oubliés. Quelques psychiatres commencèrent à diagnostiquer la personnalité multiple. C'était plutôt sensationnel. De plus en plus de gens

---

<sup>16</sup> *Historical Ontology*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 2001. Le premier chapitre explique comment j'ai compris cette expression de Foucault.

malheureux se mirent à manifester ces symptômes. Au début, ils présentaient les symptômes auxquels on s'attendait. Mais ensuite, ils devinrent de plus en plus bizarres. Dans les premiers temps, une personne avait deux ou trois personnalités. En une décennie, le nombre moyen s'éleva à 17. Le phénomène eut des rétroactions sur les diagnostics et fut intégré dans la liste standard des symptômes. La thérapie intégra le fait de susciter de plus en plus d'alters. Les psychiatres, à la recherche de causes, créèrent une étiologie pseudo-Freudienne primitive, facile à comprendre, liée à des abus sexuels précoces, couplés au refoulement des souvenirs. Informés de la nature de la cause, les patients se mirent obligeamment à retrouver la mémoire. Plus que cela : cela devint une manière d'être une personne. En 1986, j'ai déclaré avec assurance qu'il n'y aurait jamais de bars pour multiples, analogues aux bars gays. En 1991, je suis entré pour la première fois dans un bar pour multiples.

### ***Un cadre d'analyse***

On peut replacer cette histoire dans un cadre à cinq parties. Nous avons (a) une *classification*, la personnalité multiple, liée à ce qu'on appelait alors un « trouble » : le *Multiple Personality Disorder*, trouble de la personnalité multiple. C'est ce *type* de personne qui est une cible mobile. Nous avons (b) les *gens*, ces gens que je qualifie de malheureux, incapables de faire face, ou quel que soit le terme qu'on choisisse et qui ne contiennent pas de nuance de jugement. Il y a (c) des *institutions*, qui incluent des cliniques, des réunions annuelles de la Société internationale pour l'étude de la personnalité multiple et la dissociation. Les talk show de l'après-midi à la télévision – aux États-Unis, Oprah Winfrey et Geraldo Rivaldo ont mis la question des multiples sur le devant de la scène, à une époque. Des week-end de formation pour les thérapeutes – j'ai assisté à certains d'entre eux.

Il y a aussi (d) la *connaissance*. Je ne veux pas dire par là la croyance vraie justifiée, qui fut un temps l'incantation rituelle des philosophes analytiques. Je l'entends plutôt comme une connaissance conjecturale au sens de Popper, mais plus spécifiquement : les suppositions que l'on enseigne, que l'on dissémine, que l'on raffine dans le contexte des institutions. En particulier les faits de base (et je ne parlerai pas de prétendus faits, ou de « faits » entre guillemets). Par exemple, le fait que la personnalité multiple est causée par des abus sexuels précoces, que 5% de la population souffrent de personnalité multiple, et ainsi de suite.

La connaissance est de deux ordres, et chacun projette son ombre sur l'autre. Il y a une connaissance experte, la connaissance des professionnels, et il y a une connaissance populaire, partagée par une partie importante de la population concernée. A une époque, en partie grâce à ces talk-shows télévisés et à d'autres médias, « tout le monde » croyait que la personnalité multiple était causée par des abus précoces subis dans l'enfance. Enfin, il y a (e) les *experts* ou les professionnels qui produisent la connaissance (d), jugent de sa validité et l'emploient dans leur pratique. Ils travaillent au sein des institutions (c) qui garantissent leur légitimité, leur authenticité, et leur statut d'experts. Ils étudient, essayent d'aider, ou donnent des avis sur le contrôle des gens (b) qui sont classifiés (a) comme relevant d'un type donné.

C'est un cadre à cinq éléments tout à fait banal qui peut servir dans beaucoup d'exemples, mais le rôle et le poids de chaque élément seront différents selon les cas. Comme je l'ai dit, il n'y a aucune raison de supposer que nous aurons jamais deux histoires identiques de deux exemples différents de manières de façonner les gens. Il y a également une complication évidente. Il y a différentes écoles de pensée. Dans ce premier exemple, il y avait le mouvement des multiples, un réseau assez souple réunissant, d'une part des patients, des thérapeutes et des théoriciens de la psychiatrie qui croyaient à ce diagnostic et à un certain type de personne, les multiples. Il y avait aussi tout l'establishment psychiatrique qui rejetait complètement ce diagnostic. Dans l'Ontario, un médecin à qui une patiente annonçait qu'elle

souffrait de personnalité multiple, demanda à voir sa carte de sécurité sociale (qui, dans l'Ontario, porte la photographie et le nom de la personne), et déclara « *Voilà* la personne que je traite, et personne d'autre. » Il y a donc des cadres rivaux. Par conséquent les actions et les réactions contraires entre les deux cadres contribuent également à modeler ce type de personne, la personnalité multiple. Si ce médecin sceptique parvient à convaincre sa patiente potentielle, celle-ci deviendra très probablement une personne d'un type très différent que si elle avait été traitée au titre de la personnalité multiple par un médecin qui croit à ce diagnostic.

Pourquoi s'embarrasser avec un tel cadre qui va des classifications jusqu'aux experts ? Pour utiliser, mais aussi pour contrer Nietzsche et mon ancien moi. 'Façonner les gens' et 'l'effet de boucle' ne sont pas seulement une affaire d'interactions entre les noms et les choses nommées, entre les noms qu'on donne aux choses et ce qu'elles sont elles-mêmes, entre des types de gens et les gens de ce type. Chacun des cinq éléments de la liste – et plus encore – est un acteur, généralement un acteur-clé, dans les interactions.

Un genre complètement nouveau de personne a vu le jour – le multiple – avec tout un jeu de souvenirs et de comportements. Cette personne se souvient de manières antérieures d'être une personne. Il y a eu la double conscience dans les années 1880. Certains comparent la personnalité multiple à la transe ou à la possession. Notez qu'il y a là une part d'effet rhétorique. Soutenir que beaucoup de gens, en des temps anciens et des lieux éloignés sont du même type que celui qui nous intéresse, donne plus de crédibilité au type en question. La recherche de manifestations antérieures de la multiplicité est une manière de légitimer une classification contestée.

J'affirme que la personnalité multiple des années 80 était un type de personne inconnu dans l'histoire de l'espèce humaine. Ce n'est pas une idée que l'on peut énoncer sans un certain malaise. C'est une idée simple, familière pour les romanciers, mais la langue philosophique, si scrupuleuse, n'y est pas préparée. La pédanterie est de rigueur. Considérez deux phrases :

(A) Il n'y avait aucune personnalité multiple en 1955 ; il y en avait beaucoup en 1985.

(B) En 1955, ce n'était pas une manière d'être une personne, les gens ne s'éprouvaient pas de cette façon, ils n'interagissaient pas de cette façon avec leurs amis, leurs familles, leurs employeurs, leurs conseillers ; mais en 1985 c'était une manière d'être une personne, de s'éprouver soi-même, de vivre en société.

À mon avis A et B sont vrais. Pour montrer qu'ils sont différents, disons qu'un *partisan* de ce qu'on appelle aujourd'hui Le Trouble de l'Identité Dissociative, jugera que les troubles que A est faux, parce qu'il existait sûrement en 1955 des gens présentant plusieurs « alter personnalités », mais qu'ils n'étaient pas diagnostiqués comme tels. Un *sceptique* dira également que A est faux, mais pour la raison exactement opposée, à savoir que la personnalité multiple a toujours été un diagnostic spécieux, et qu'il n'y avait pas non plus de vrai multiple en 1985. Le premier énoncé A conduit à des débats vifs mais sans objet au sujet de la réalité de la personnalité multiple. Sur cette question, j'ai déjà gaspillé beaucoup trop d'encre, et je n'y reviendrai plus. Mais à mon avis, nos adversaires peuvent tranquillement s'accorder sur l'énoncé B. Quand je parle de façonner les gens, c'est B que j'ai à l'esprit, et c'est par B que se produit l'effet de boucle.

La personnalité multiple a été rebaptisée Trouble dissociatif de l'identité. Même cela n'était pas un simple changement de nom, un simple coup de balai diagnostique. Les symptômes évoluent, on n'attend plus que les patients arrivent avec un tableau de

personnalités tout à fait distinctes, et ce n'est plus ce qui se produit. Ce trouble est un exemple de ce que j'ai appelé une maladie mentale transitoire, dans un autre livre intitulé *Les Fous voyageurs*. Transitoire, non pas au sens où elle affecterait une personne pendant un moment, puis disparaîtrait, mais au sens où elle existe seulement en un temps et un lieu donnés. J'ai proposé une analyse des maladies mentales transitoires en termes de niche écologique dans laquelle elles peuvent apparaître et prospérer. Les maladies mentales transitoires sont des exemples bien trop faciles, de manières de façonner les gens, précisément parce que leur caractère transitoire conduit les gens à soupçonner qu'elles ne sont pas vraiment vraies. Il devient donc très plausible de dire qu'elles sont façonnées.

Passons maintenant à des problèmes moins transitoires. Je travaille avec deux sortes d'exemples. D'un côté, les anciens, des histoires complètement closes et apparemment terminées, telle que la fugue. On peut avoir sur une totalité d'événements une prise aussi bonne que les archives le permettent. Et d'autre part, il y a les exemples actuels, des phénomènes tout à fait vivants, sujets de débats intenses, à la fois populaires et scientifiques, en ce moment même. La personnalité multiple était un exemple de ce genre lorsque j'ai commencé à travailler sur ces questions : il se produisait quelque chose de nouveau presque chaque semaine. Je me suis intéressé assez vite à la question des abus commis sur les enfants, après que j'ai demandé à Dorothy Smith, une sociologue féministe réputée, un exemple de type de personne qui était en train de changer sous nos yeux. Elle prit le temps de bien peser sa réponse, et donna l'exemple des « abus sur les enfants ».

Il est important d'avoir différents types d'illustrations, pour ne pas souffrir du vice que dénonçait Wittgenstein, d'un régime trop maigre en exemples. J'emploierai l'autisme comme exemple principal et l'obésité pour introduire un contraste. Ce sont des exemples parfaitement courants et complètement différents. On parle aujourd'hui d'une épidémie d'autisme et d'une épidémie d'obésité, exactement comme on parlait d'une épidémie de personnalités multiples et d'une épidémie d'abus sur des enfants. Me voilà misérable comme Midas : aussitôt que je touche un sujet, il se transforme en épidémie.

## *L'autisme*

J'ai décrit des « figures de l'autisme – des représentations en pleine évolution » dans les leçons 4 et 5 du cours de 2005, toujours disponible sur le site Internet du Collège de France. C'est vraiment un récit de l'autisme comme cible mouvante, qui va de l'invention du mot dans la première décennie du vingtième siècle à la publication par Leo Kanner en 1943 de son diagnostic de l'autisme infantile ; à l'émergence des autistes de haut niveau vers 1980 ; à l'apparition de ce qu'on appelle le syndrome d'Asperger ; au concept très actuel de « spectre autistique ». Je ne reviens pas sur les détails aujourd'hui. On trouve des récits qui racontent les mêmes faits avec des accents différents<sup>17</sup>. Commençons par des définitions trouvées dans les dictionnaires. Pourquoi cette obsession pour les dictionnaires, m'a demandé Marc Kirsch. Cette fois, parce qu'ils conservent les traces de la langue, et donc des idées. Les dictionnaires s'efforcent d'offrir une information toujours actualisée, mais ils ont parfois des ratés. Néanmoins leurs délais relatifs à reconnaître que la langue et le monde ont changé sont un bon indice de ces modifications. Comparons le *Petit Robert*, honorablement conservateur, et le *Petit Larousse*, davantage porté à la vulgarisation et plus réactif, et enfin l'*Encyclopædia Universalis*, qui propose une version numérique réactualisée tous les deux ans.

**autisme** 1923; allemand *Autismus*, du grec *autos* « soi-même »

---

<sup>17</sup> C. Tardif et B. Gepner, *L'Autisme*, Nathan. 2003.

*Psychiatr.* Détachement de la réalité extérieure, la vie mentale du sujet étant occupée tout entière par son monde intérieur. L'autisme est l'attitude caractéristique des schizophrènes. — Littér. Forte tendance à l'introversión et à l'égoïsme.  
(*Le petit Robert*, 2004)

**autisme** (du grec *autos*, soi-même)

Trouble psychiatrique caractérisé par un repli pathologique sur soi accompagné de la perte du contact avec le monde extérieur, typique de la schizophrénie chez l'adulte, observé également chez l'enfant.

L'autisme de l'enfant a une origine discutée, neurologique ou psychique. Il apparaît dès les premières années de la vie et se marque par le désintéret total à l'égard de l'entourage, le besoin impérieux de se repérer constamment dans l'espace, des gestes stéréotypés, des troubles du langage et l'inadaptation dans la communication : l'enfant ne parle pas ou émet un jargon qui a la mélodie du langage, mais qui n'a aucune signification.

(*Le Petit Larousse*, 1999)

**autisme**

Terme usité en psychiatrie, donné parfois comme synonyme d'introversión, et qui signifie qu'un sujet porte ses investissements sur son monde intérieur, en abandonnant tout contact avec ce qui l'entoure. Les seules réalités sont pour lui d'ordre interne : imagination, sensibilité, angoisses, désirs. Même s'il ne nie pas expressément l'existence du monde extérieur, tout au moins se comporte-t-il comme si aucun échange n'était possible avec lui. L'impénétrabilité et l'incompréhensibilité sont deux qualités caractéristiques d'un comportement autistique.

Bleuler, en 1911, approche ainsi la personnalité autistique : « L'évasion de la réalité, avec, en même temps, la prédominance relative ou absolue de la vie intérieure, nous l'appelons autisme » (*Dementia praecox oder Gruppe der Schizophrenien*, Leipzig-Vienne, 1911). Cet autisme, poursuit-il, « est la conséquence directe de la dislocation schizophrénique. [...]. Pour extravagantes qu'elles soient, les fantasmagories des malades n'entrent pas, dans l'esprit des malades, en conflit avec la réalité. Ce mode de pensée s'apparente au rêve et à la pensée des primitifs et des enfants. »

(*Encyclopædia Universalis* 9, 2003)

Toutes ces définitions soulèvent des problèmes. Je ne les utilise pas comme des définitions, mais des illustrations de l'autisme comme cible mouvante. On peut dire que ce sont des définitions de bonne foi, des fossiles qui reflètent l'histoire évolutionnaire du concept de l'autisme. Je réserve ma colère pour le *Trésor de la langue française*. Sa définition est bien pire que toutes les autres, c'est un dinosaure. Il renvoie à l'autisme de l'enfant, qu'on trouve dans *Larousse*.

Schizophrénie infantile, ainsi nommée par Kanner, et caractérisée par un repliement sur soi tel qu'il entraîne l'altération du sens des réalités, l'enfant ne distinguant pas les êtres des choses, et l'absence totale du langage. (*Trésor de la langue française*, On-line aujourd'hui)

Je ne relèverai que quatre des absurdités contenues dans ces 34 mots. (1) Kanner a distingué l'autisme infantile de la schizophrénie infantile en 1943. (2) Le diagnostic de schizophrénie infantile a été abandonné en 1979. (3) L'absence *totale* du langage est rare ; bien sûr les difficultés sont très grandes, mais parler d'une absence *totale* manifeste une ignorance « totale ». (4) Les enfants ont de grandes difficultés dans leurs rapports avec les autres, parents, enfants ou étrangers. Mais dire qu'ils ne distinguent pas les êtres des choses est une

affirmation elle-même autiste au sens du *Petit Robert* : « un détachement de la réalité extérieure ».

La définition du *Robert*, dans l'édition la plus récente que j'aie pu trouver en librairie, dérive du mot inventé en 1908 par le psychiatre suisse Eugen Bleuler, et précisé par *Universalis*. Cet usage était courant dans le monde des psychiatres germanophones de l'entre-deux-guerres. Cet usage persiste, mais il est devenu pratiquement obsolète depuis qu'on a mis l'accent sur l'autisme infantile dans les débats postérieurs à 1990. C'est le sens du deuxième paragraphe du *Larousse*.

(Je cite mon exemplaire du *Petit Larousse* 1999, qui est resté inchangé dans la dernière édition. Je serais très reconnaissant si quelqu'un d'entre vous qui posséderait un vieux *Larousse*, pouvait me dire quand les dictionnaires *Larousse* ont introduit cette définition.)

*Larousse* parle de l'autisme *de l'enfant*, mais c'est un peu trompeur. L'autisme, c'est pour la vie. C'est un trouble du développement qu'on peut déceler très tôt, normalement avant 30 mois. Il n'y a pas de cause connue. Il n'y a pas de guérison connue. Au mieux, l'enfant peut apprendre à compenser ses difficultés et ses déficits. Les symptômes mentionnés par *Larousse* sont justes. La définition du *Larousse* est donc assez bonne, étant donné qu'il doit être bref.

Il y a une chose notable dans la définition, du point de vue de la recherche mondiale courante. « L'autisme de l'enfant a une origine discutée, neurologique ou psychique. » *Larousse* a raison. La question « neurologique ou psychique ? » est en effet discutée – *en France*. Ailleurs, presque tout le monde est convaincu que l'autisme est une forme de combinaison d'anomalies neurologiques, biologiques ou génétiques.

D'où vient l'idée que l'autisme a une origine psychique ? Elle remonte à la première publication sur l'autisme infantile. Comme je l'ai dit dans le cours de 2005, les enfants décrits par Kanner en 1943 venaient d'une clinique pédiatrique universitaire ; leurs parents étaient des gens complètement obsédés par le travail, avec une belle réussite professionnelle. On a rapidement pensé que l'autisme était une incapacité innée à communiquer avec les gens, exacerbée par l'attitude de parents qui réussissaient très bien dans leur travail, mais pas du tout dans leurs relations personnelles. De là, on est passé à l'idée que l'autisme est produit par des parents qui élèvent leurs enfants dans des « réfrigérateurs émotionnels ». Vers 1955, on voyait là la cause principale de l'autisme. C'était la faute des parents. On conseillait aux parents de ces enfants anormaux d'entreprendre des thérapies intensives, qui dureraient des années. Voilà une des figures de l'autisme qui persiste depuis 1908 et dont les dictionnaires gardent encore la trace.

Souffrances morales et psychologiques immenses. J'en veux beaucoup aux psychanalystes américains et en particulier à Bruno Bettelheim<sup>18</sup> pour avoir propagé ce succédané de psychanalyse. Il faut mentionner aussi la quatrième édition, revue, du livre classique de Henri Ey, *Manuel de psychiatrie*, publié en 1974. Il traite du problème relationnel des enfants autistes, qui exige une approche psychanalytique<sup>19</sup>. Et les problèmes dits « inhibiteurs » des liens de l'enfant avec son entourage et en particulier avec sa mère. Le manuel ne dit pas que ces facteurs sont les causes principales, mais il laisse entendre que les comportements des enfants autistes ont des explications psychiques.

Les traces de cette approche restent malheureusement encore nettes en France. Il ne s'agit pas ici de la validité ou de l'utilité de la psychanalyse en général. Simplement, la

---

<sup>18</sup> Bruno Bettelheim, *The empty fortress : infantile autism and the birth of the self*. New York, Free Press, 1967.

<sup>19</sup> Henri Ey, P. Bernard et Ch. Brisset, *Manuel de psychiatrie*, 4<sup>e</sup> éd, remaniée, Masson, 1974

doctrine de l'origine psychique de l'autisme est une erreur qu'il est insupportable de voir perpétuée aujourd'hui. Je suis sûr qu'un bon thérapeute avec des orientations freudiennes (je n'ai pas dit lacaniennes) peut assister les familles des autistes et même l'enfant autiste lui-même.

Pour combattre ces malentendus, notre collègue Alain Berthoz a organisé en juin 2003 au Collège de France un colloque intitulé « L'Autisme : de la recherche à la pratique ». Il a réuni quarante-deux chercheurs – psychiatres, psychologues, pédagogues, médecins, praticiens hospitaliers, généticiens, neurophysiologistes, qui ont présenté un état des lieux, maigre en connaissances mais optimiste, il y a trois ans. Pas un mot sur les causes psychiques de l'autisme. Pourquoi ? Parce qu'il n'existe pas de telles causes.

Je dois finir mon échantillonnage sur les dictionnaires. Je le fais ici parce que c'est un album photographique des figures de l'autisme des années passées. Mais aussi parce qu'on pense souvent que les dictionnaires sont simplement des sources de renseignements sémantiques. Non : ce sont de petites encyclopédies des connaissances courantes au moment de la publication – ou plus souvent, malheureusement, des connaissances déjà dépassées. Voici ce qu'on trouve dans le dictionnaire Hachette, après la définition de l'autisme par Bleuler :

*Autisme infantile* : trouble grave du développement du moi chez le petit enfant (avant deux ans) consistant en une absence totale de langage, un retrait affectif, et souvent des crises de violence. Une carence affective est en général à l'origine de la maladie.

(*Dictionnaire français Hachette 1999.*)

Je me répète, mais c'est nécessaire quand tous les dictionnaires fournissent de si mauvaises informations : *il n'est pas vrai* qu'« une carence affective est, en général, à l'origine » de l'autisme. Les carences affectives, si elles existent, affectent tous les enfants, les autistes comme les autres. S'il y a un manque d'affection de la part des parents et que la psychothérapie permet d'y remédier, je n'ai rien à redire. Mais l'idée qu'une telle carence serait à l'origine de l'autisme a blessé trop de familles, trop d'enfants, trop de mères.

### ***Comportement des autistes***

Hachette parle à juste titre des « crises de violence » des enfants autistes. Ces enfants sont perturbés par le désordre, par certains changements formels dans les arrangements spatiaux des choses qui les fascinent. Souvent, ils font des caprices violents. Pas des caprices ordinaires : ils mordent, ils frappent – avec les poings, les pieds, la tête. Des enfants terribles, dira-t-on. Pas du tout, en réalité. Des enfants gentils, adorables même. Très aimés par leurs parents. Mais difficiles. On est inquiet, par exemple, quand on emmène son fils à la boulangerie : peut-être ne va-t-il pas admettre qu'une dame puisse demander une galette des rois en promotion après la fête des Rois. Il se mettra en colère parce qu'on a brisé une règle. J'ai dit « fils » – les autistes sont des garçons, quatre fois sur cinq. C'est sans doute un indice quant à la cause de l'autisme, et cela fait penser à des causes génétiques.

*Le Petit Larousse* remarque que « l'enfant ne parle pas ou émet un jargon qui a la mélodie du langage, mais qui n'a aucune signification. » Oui, mais plus souvent, il s'agirait de ce qu'on appelle l'écholalie : l'enfant répète sans les comprendre les mots qu'il a entendus (c'est ce que l'on croit !). *Le Larousse* remarque aussi un retrait affectif. Observation trop faible. Le problème est que les autistes ont des difficultés très profondes à comprendre les autres. Ils ne comprennent ni leurs motifs, ni leurs émotions, ni même leurs convictions, leurs



attentes, leurs opinions. C'est un défaut cognitif. Certains chercheurs pensent qu'il manque aux autistes une « théorie de l'esprit » des autres.

Les dictionnaires parlent d'une maladie ou d'un trouble. Les activistes veulent qu'on parle d'un handicap. Comment venons-nous en aide à ces personnes handicapées ? À la boulangerie, par la compréhension. Mais sur le long terme ? Comment aider les enfants autistes, comment les faire entrer dans un monde plus vaste ? Les seuls traitements qui semblent permettre systématiquement d'améliorer l'état des enfants autistes sont comportementaux, dans la tradition de Pavlov et Skinner, stimulus et renforcement – mais toujours pétris d'humanité.

\$

### ***Le spectre autistique***

En 1943, et encore quarante ans après, l'autisme était un trouble du développement rare, avec un stéréotype étroit. Aujourd'hui nous avons le spectre autistique. Nous avons l'autisme de haut-niveau. Nous avons le syndrome d'Asperger. Contemporain de Leo Kanner à Baltimore, Hans Asperger, à Vienne, a diagnostiqué des problèmes similaires chez des enfants. Inconnu en dehors des pays germaniques et russes jusqu'aux années 1980, le syndrome d'Asperger désigne aujourd'hui les caractéristiques de l'autisme, mais sans les grandes difficultés de langage. On débat pour savoir s'il faut l'identifier à l'autisme de haut niveau. Ni l'un ni l'autre ne sont assez bien définis pour qu'on puisse trancher.

Le spectre autistique est une nouvelle figure de l'autisme.

Considérons un type d'adolescent, un jeune homme autiste assez bien intégré socialement. Ce type de personne était inconnu il y a trente ans. Il s'agit d'un enfant autiste devenu adulte. Sa parole est un peu formelle, un peu littérale, mais il ne parle pas mal. Il conserve des déficits caractéristiques de l'autisme : par exemple, des difficultés dans les rapports sociaux, et surtout, en grandissant, des problèmes liés au sexe et aux relations amoureuses. L'obsession de l'ordre perdure. Certains de ces traits de caractère sont désavantageux. Certains pourraient être avantageux. Un tel jeune homme sera peut-être un as en informatique. Un roman sur la vie d'un jeune homme de ce genre : *Le bizarre incident du chien pendant la nuit*<sup>20</sup> est devenu un best-seller. Actuellement, on a tendance à dire : voilà, c'est de l'autisme, ça, le héros de ce pastiche de Sherlock Holmes. Sherlock lui-même était un autiste de très haut niveau, n'est ce pas ?

Des livres de ce genre sont excellents pour que le public connaisse et comprenne les autistes. Mais ils présentent aussi un danger. Ces autistes géniaux ne sont pas comme la plupart des autistes. Le noyau de l'autisme est beaucoup plus difficile. Il faut lire aussi les histoires accablantes, comme *Maman, pas l'hôpital !*<sup>21</sup> C'est à la fois la biographie d'une jeune femme autiste, et l'autobiographie de sa mère qui l'a tuée. La mère, Jeanne-Marie Préfaut, a conclu que la vie de sa fille Sophie, 23 ans, était impossible. Le 21 février 1996, la cour d'assises de l'Hérault a condamné cette mère, Jeanne-Marie Préfaut à cinq ans de prison avec sursis.

Je voudrais évoquer ici des histoires moins terrifiantes. Pensons à un autiste de haut niveau. Le cas typique est celui d'un enfant autiste qui a grandi. Il est devenu un adulte qui parle assez bien et qui a des idées inhabituelles. Il y a des autistes de haut niveau qui parlent

---

<sup>20</sup> Mark Haddon, *Le bizarre incident du chien pendant la nuit*. Paris : Pocket, DL 2005; Paris : Pocket jeunesse, 2004; Paris : NiL éd., 2004; Paris : le Grand livre du mois, 2004; Paris : Éd. France loisirs, 2004. (*The curious incident of the dog in the night-time*. London: Jonathan Cape 2003.)

<sup>21</sup> Jeanne-Marie Préfaut, *Maman, pas l'hôpital !* R. Laffont, 1997. Paris : Éd. J'ai lu, 2000.

d'un front libération de l'autisme. « Nous ne sommes pas comme vous. Il y a des choses que nous faisons mieux que vous, il y a des choses que vous faites mieux que nous. Nous sommes différents. Laissez-nous tranquilles ! »

Essayons nos propositions (A) et (B) sur l'autisme de haut-fonctionnement.

(A) Il n'y avait aucune autiste de haut niveau en 1950 ; il y en avait beaucoup en 2000.

(B) En 1950, ce n'était pas une manière d'être une personne, les gens ne s'éprouvaient pas de cette façon, ils n'interagissaient pas de cette façon avec leurs amis, leurs familles, leurs employeurs, leurs conseillers ; mais en 2000 c'était une manière d'être une personne, de s'éprouver soi-même, de vivre en société.

J'ai dit qu'à mon avis, la proposition (A) est *vraie* pour la personnalité multiple. Mais elle est absolument fausse pour l'autisme de haut niveau. C'est presque aussi absurde que de dire que l'autisme n'existait pas avant 1943, quand Leo Kanner a publié ses premiers diagnostics.

En revanche, (B) est vraie, je crois. Avant 1950, avant 1980, peut-être, l'autisme de haut niveau n'était pas une manière d'être une personne. Probablement, il y avait des individus qu'on jugeait attardés ou pire, et qui ont « récupéré », en conservant de petites manies associées à l'autisme. Mais personne (presque personne ?) ne s'éprouvait de cette façon.

Il n'était pas possible d'être une telle personne, dans le sens de (B), avant que l'autisme ait été diagnostiqué. Pourquoi ? Les premiers individus de ce genre auraient été diagnostiqués comme autistes, et au cours des années, auraient acquis la parole, seraient entré dans des rapports sociaux, auraient trouvé un travail, etc.

Dès lors qu'il y a des autistes « récupérés », sinon guéris, d'autres adultes, qui n'ont jamais été diagnostiqués comme autistes, peuvent penser, « moi aussi je suis comme eux, je suis un autiste de haut fonctionnement. » Les thérapeutes, qui rencontrent des gens souffrant de difficultés semblables, disent : vous, vous êtes un autiste de haut niveau ! Cela explique beaucoup de choses. Le stigmate de l'autisme a disparu de nos jours. Certaines personnes sont satisfaites de cette classification. La classe des autistes de haut niveau s'est élargi très vite.

Il est évident que l'évolution des autistes bien intégrés entre facilement dans le cadre que j'ai défini, avec (a) la classification (b) les gens (c) les institutions (d) la connaissance et (e) les experts. Les institutions sont beaucoup plus variées que dans le cas de la personnalité multiple. Il y a par exemple Autisme France qui combat l'indifférence des institutions pédagogiques en France. Il y a le Collège de France et le colloque du professeur Alain Berthoz, suivi d'un livre. Il y a des unités INSERM, les Éditions France loisirs, qui publient Mark Haddon et Jeanne-Marie Préfaut pour le grand public.

### ***Les moteurs de la découverte***

Façonner les gens, comment cela se produit-il ? C'est une question pour les psychologues et les sociologues, mais une première réponse est nécessaire, à bien des égards. Il y a bien longtemps, *branché* et *ringard* sont devenus des noms communs dans la culture blanche de classe moyenne. Comme pour parodier Nietzsche, deux nouveaux types de personnes ont vu le jour : les branchés et les ringards. Comme c'est généralement le cas pour l'argot importé d'une autre classe sociale, les deux types ont eu une durée de vie assez courte. En l'occurrence, le nom qu'on donne aux gens importe plus que ce qu'ils sont ! Mais je m'intéresse aux sciences humaines, de la sociologie à la médecine. Elles sont mues par plusieurs moteurs de découverte. Ce que l'on en retient, c'est la manière dont ils permettent

de découvrir les faits, mais ce sont également des moteurs pour façonner les gens. Les sept premiers moteurs de cette liste servent à découvrir. Ils sont classés grossièrement selon l'époque où ils ont été mis en œuvre. Le huitième est un moteur de pratique, le neuvième, d'administration, et le dixième est la résistance à ceux qui détiennent le savoir.

1. Comptez !
2. Quantifiez !
3. Créez des normes !
4. Corréléz !
5. Médicalisez !
6. Biologisez !
7. Rendez génétique !
8. Normalisez !
9. Bureaucratisez !
10. Revendiquons notre identité !

Les sept moteurs de découverte ont connu un succès étonnant. Ce n'est pas une critique de dire qu'ils ont des effets secondaires, qu'ils font naître parfois de nouveaux types de gens, dans le sens modeste de la proposition B, et qu'ils affectent les types de gens qu'ils étudient. Comment ils le font, c'est une autre question, ou plutôt beaucoup de questions. Les moteurs doivent être alimentés par le talent et l'argent. Comment le carburant brûle, c'est une question qui relève de la sociologie de la connaissance scientifique. J'essaie ici, à nouveau, de rappeler des choses banales, cette fois au sujet des moteurs de découverte. À nouveau cette question : pourquoi aller à l'évident ? Pour affirmer ceci qui est rarement remarqué : que les moteurs de la découverte sont également des moteurs pour façonner les gens. Voici quelques brèves illustrations de ce que signifient pour moi chacun de ces dix moteurs, dans l'espoir que vous pourrez poursuivre dans le détail avec vos propres exemples. J'emploierai deux illustrations contrastées : l'autisme et l'obésité.

1. *Comptez*. On a longtemps compté les gens à des fins d'imposition et de recrutement. Cinq références bibliques, allant de *Exode* 38:26 à *Luc* 2:2. Compter des types de gens à d'autres fins est la plupart du temps une pratique post-Napoléonienne, une partie de ce que j'ai appelé l'avalanche de nombres imprimés. La première tentative bien conçue pour compter les enfants autistes à grande échelle a été menée à Londres. On obtint un taux de (quatre virgule cinq pour dix mille) 4,5 pour 10 000, qui est sans doute encore à peu près juste pour l'autisme le plus clair, par opposition au spectre autistique élargi. On trouve aujourd'hui près de quatre-vingts comptages publiés, et c'est un chiffre en augmentation, comme est aussi en augmentation la proportion de l'autisme, dont certains trouvent qu'elle atteint 50 pour 10 000. Nul doute que vous connaissez les chiffres horribles des taux d'obésité.

Il y a une grande différence entre l'autisme et l'obésité, qui fait aujourd'hui l'objet de comptages plus assidus encore que l'autisme. Que l'obésité soit ou non aussi mauvaise qu'on le dit, sa prévalence a énormément augmenté dans le monde entier au cours des deux dernières décennies. Nous nous demanderons en revanche si les chiffres gonflés de l'autisme prouvent que la prévalence de l'autisme augmente, ou seulement que nous avons élargi les définitions et que nous sommes plus prompts à détecter des diagnostics possibles.

2. *Quantifiez*. Dans le cas du *surpoids*, la quantité fait partie intégrante du phénomène. Nous avons nos balances de salle de bains. En 1903 la société des Actuaire et l'association

américaine des directeurs médicaux d'assurance-vie ont défini le « surpoids » comme le fait de peser plus que la moyenne des personnes assurées de même âge, de même taille et de même sexe. En 1903 : « l'obésité est définie comme accumulation excessive de graisse corporelle. » Au cours des années 70, l'index de masse corporelle s'est imposé. L'IMC est une quantité définie comme le rapport du poids d'une personne en kilogrammes divisés par le carré de sa taille en mètres. Ce n'est qu'en 1998 (!) que l'Organisation Mondiale de la Santé, en même temps que de nombreux organismes nationaux, a défini le surpoids comme correspondant à un IMC supérieur à vingt cinq 25, et l'obésité à un IMC supérieur à 30. Pour donner une idée de ce que signifient ces nombres, le Bloom de James Joyce avait un IMC de 23,8. Marilyn Monroe oscillait entre 21 et 24. L'« insuffisance pondérale » est défini comme un IMC inférieur à 18,5. Pendant les vingt dernières années, les modèles de *Playboy* sont descendus de 19 à 16,5. Raju Singh, le marathonnien britannique, âgé de 94 ans, l'homme le plus rapide sur terre parmi les plus de 90 ans, a un IMC de 15,4.

L'autisme résiste à la quantification. Il y a beaucoup de questionnaires diagnostiques, mais il est difficile de quantifier des déficits.

(3) *Normes*. Nous avons une « échelle normale » de l'indice de masse corporelle. Dans *Le normal et le pathologique*, Georges Canguilhem a montré comment la médecine a acquis le concept de normal peu après mille huit cent 1800. Plusieurs de nos exemples sont des déviations de la norme, pour le meilleur – le génie – ou le pire – l'obésité. Canguilhem s'est demandé ce qui venait en premier, le normal ou la déviance ? Il n'y a pas de réponse générale. Parfois l'un, parfois l'autre, et souvent ils vont de pair. Des normes quantitatives ont suivi l'*homme moyen* d'Adolphe Quetelet au milieu du dix-neuvième siècle.

Dire que l'autisme est un trouble du développement, c'est dire que les enfants autistes ne se développent pas normalement. Des normes du développement, les âges auquel des enfants font habituellement telle et telle chose – où l'on peut attendre qu'ils fassent telle et telle chose – devraient pouvoir faire telle et telle chose (comme d'attacher leurs lacets) sont une partie standard des manuels expliquant aux parents comment élever leurs enfants.

(4) *Corrélation*. C'est le moteur fondamental des sciences sociales. Il a commencé aux alentours de 1870, lorsque Francis Galton a conçu le coefficient de corrélation. Quetelet avait la moyenne, Galton a fait de l'écart à la moyenne le cœur de sa philosophie sociale, et a ainsi conçu le coefficient de corrélation. Le reste, c'est de l'histoire.

Nous essayons de corrélérer l'autisme avec à peu près tout, sans exclure même la longueur relative des doigts de la mère et le taux de testostérone du fœtus. Certaines corrélations n'ont besoin d'aucune théorie ou analyse statistique : quatre enfants autistes sur cinq sont des garçons. D'un autre côté, le surpoids exige des statistiques subtiles. Un indice de masse corporelle entre 25 et 30 est considéré comme mauvais en raison d'une corrélation significative avec de nombreux facteurs de risque, qui sont eux-mêmes des entités statistiques. C'est une situation étrange. Être en surpoids, à la différence d'être obèse, n'affecte pas d'une manière importante l'espérance de vie. Simplement, à moins d'être un culturiste ou un avant au rugby, cela vous rendra moins attirant dans la société d'aujourd'hui, vous serez physiquement moins actif, et ainsi de suite.

(5) *Médecine clinique*. Nous médicalisons implacablement les types de personnes déviantes, pas toujours avec succès. Le concept moderne d'abus commis sur des enfants a été introduit par des médecins vers de 1960, mais il y a eu depuis lors de grandes batailles au sujet du prétendu « modèle médical ».

Il y a toujours eu des gens gros, malades pour certains d'entre eux. Mais il a souvent été à la mode d'avoir de l'embonpoint et une certaine corpulence, comme nous le rappellent les œuvres de Rubens ou de Renoir. Le Jules César de Shakespeare, qui a peur du maigre

Cassius, dits à soi-même : « Laissez-moi m'entourer d'hommes gras aux traits lisses et qui dorment la nuit ». Aujourd'hui nous considérons que les gens corpulents ont un problème médical, et que les obèses ont un besoin urgent d'instruction médicale. Une nouvelle génération de médicaments coupe-faim est sur le point de faire la fortune de ses propriétaires.

L'autisme était considéré comme un diagnostic fait par des psychiatres de l'enfant. Il est donc classé comme un trouble mental et en fin de compte comme un problème médical. Mais si nous le considérons de plus en plus comme un handicap, il pourrait apparaître de moins en moins médical.

(6) *La biologie, y compris la neurologie.* L'autisme est un handicap, mais il a des causes biologiques, plus précisément neurobiologiques.

L'un des grands avantages moraux du fait de rendre biologique est qu'il décharge la personne de toute responsabilité. Si l'on attribue à un déséquilibre chimique le fait de trop manger, cela cesse d'être un défaut moral.

(7) *La génétique.* Notre époque se caractérise par une tendance constante à expliquer le médical par le biologique, et le biologique par la génétique. Ce n'est pas entièrement nouveau. Il y a un siècle, il y a eu une grande poussée pour découvrir les origines génétiques du comportement criminel, de la personnalité criminelle et ainsi de suite.

(8) *Normalisation.* Nous en venons finalement à trois moteurs d'un genre différent. Dans beaucoup de cas, nous essayons de rapprocher les gens présentant des déviations défavorables aussi près que possible de la normale. C'est l'objet des thérapies comportementales de l'autisme ; c'est l'objet des substances coupe-faim pour l'obésité. Une perspective différente de la mienne mettrait en avant que c'est là que tout se passe. Elle soutiendrait que les idées ne changent pas les gens. Les traitements, oui, qu'ils soient comportementaux ou pharmaceutiques.

(9) *La bureaucratie.* Certaines écoles de pensée parlent du pouvoir bureaucratique comme si c'était toujours une mauvaise chose. Soulignons donc les aspects positifs. La plupart des nations riches ont des bureaucraties très complexes qui repèrent les enfants présentant des problèmes de développement dès les premières années de scolarisation, et les confient à des services spéciaux. Le système voit là une manière objective de déterminer qui a besoin d'aide, mais la relation est réciproque. Les critères employés par le système définissent à leur tour ce que cela signifie de relever de différentes catégories, comme « autiste ». C'est un effet de feedback perpétuel. À nouveau, le cas de l'obésité introduit un contraste, dans la mesure où elle n'a pas encore été bureaucratisée de manière importante.

(10) *Résistance.* Les types de gens qui sont médicalisés, normalisés, administrés, tentent de plus en plus de reprendre le contrôle aux experts et aux institutions, en créant parfois de nouveaux experts et de nouvelles institutions. Le cas le plus célèbre est l'homosexualité, qui a été tellement médicalisée depuis l'époque de Krafft-Ebing à la fin du dix-neuvième siècle. C'était la période même où les institutions juridiques se sont mises à la punir activement. La Gay Pride (littéralement la *fierté gay*) et ses prédécesseurs ont restitué aux homosexuels un contrôle des classifications dans lesquelles on les fait entrer. Il y a toujours des tours et des détours dans les histoires sur les manières de façonner les gens, il en est peu de plus frappantes que les tentatives pour rendre génétique l'homosexualité masculine, pour de trouver le gène gay.

## ***Les pauvres***

Mes enquêtes prêtent plus d'attention au détail des exemples qu'il n'est d'usage en général chez les philosophes. Elles sont poussées par des spéculations générales, mais les sujets étudiés ne se prêtent pas aux généralisations parce que chaque cas est différent. Quelques expressions nettes me conviennent : les figures de l'autisme en évolution, les figures de l'obésité en évolution, les figures du suicide en évolution. Même la pauvreté. « Les pauvres sont toujours parmi nous, » mais la conception d'un seuil de pauvreté, introduit par les activistes philanthropes dans les années 1890 a introduit de très grandes différences à la fois pour l'administration des pauvres et pour la conception-de-soi des pauvres. Je parle des gens pauvres considérés comme une espèce : les pauvres. Le Revenu Minimum d'Insertion a créé un nouveau type de personne, le RMIste. Cela n'est pas plus une vraie sorte, dans le sens de Mill, que l'obèse, mais nous avons une très forte tendance à faire des stéréotypes.

Il y a en sciences cognitives une école vigoureuse qui prétend que l'esprit humain a une tendance innée à traiter les sortes de choses et les types de gens *comme si* ces sortes et ces types avaient des essences. Ce n'est pas une thèse ontologique qui affirmerait que les essences métaphysiques existent en tant que telles. C'est plutôt l'idée que nous pensons et agissons, dès le plus jeune âge, comme s'il y avait des essences. Je reviendrai sur cette thèse jeudi prochain. Personnellement, je suis sceptique. Je considère cette tendance non pas comme un universel humain, mais comme un impératif culturel très fort. Un impératif qui relève de la forme de vie « naturaliste » de l'occident – naturaliste dans le sens de Philippe Descola<sup>22</sup>. Ce naturalisme est devenu ce que l'anthropologue Marshall Sahlins appelle *the world system*, le système-monde. Il relève moins de la génétique que de l'anthropologie historique.

Mises à part de telles spéculations un peu abstruses, c'est bien l'un des aspects de notre attitude scientifique actuelle que de penser que ce que nous établissons avec nos sept moteurs de découverte, c'est du vrai, c'est de la réalité. Nous avons raison de le penser. Dans la langue de Bernard Williams et du cours « A », ces moteurs déterminent ce que c'est que dire la vérité. Nos critères de la vérité sont fondés sur ces moteurs. Nous pensons donc qu'avec chaque découverte, ce que nous atteignons, c'est une cible qui est « là ». Bien sûr que nous l'atteignons ! Sur ce point, je suis un « réaliste » convaincu. Et ce que nous découvrons là est vrai, ou pas très éloigné de la vérité. Mais si la cible se trouve là où elle est, c'est souvent en raison d'interactions qui se produisent entre les cinq éléments de notre cadre. Parfois cela produit la confusion. Le suicide est horrible, mais les figures du suicide en évolution nous fournissent un bel exemple.

## ***Le suicide***

Le suicide est actuellement lié à la dépression. « Une tentative de suicide est un appel à l'aide, un cri au secours. » Rien n'est plus accablant. Rien ne bouleverse davantage les psychiatres que le suicide d'un patient. Rien n'est plus atroce que le suicide des jeunes. Quand une vague de suicides traverse une cohorte d'adolescents dans un hameau indigène du Canada du nord, tous les citoyens de bonne volonté, dans le sud du pays, en éprouvent de la honte et de la culpabilité.

Cette atmosphère d'horreur qui règne autour du suicide est moderne. La gamme des significations du suicide, mot lourd de sens, résulte de l'interaction des sciences statistiques et médicales qui a débuté vers 1825. La statistique était alors au cœur de la science morale<sup>23</sup>. La

---

<sup>22</sup> Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

<sup>23</sup> Pour une discussion détaillée, cf. *The Taming of Chance*, Cambridge University Press, 1990.

conception moderne des sentiments intenses, des attitudes raides, des significations complexes liées au suicide nous entraînent dans une confusion absolue. Plus on réfléchit sur l'euthanasie ou sur le suicide comme arme, plus on s'embrouille.

Ce dernier exemple, le suicide comme arme, est souvent exploité durement par des hommes relativement âgés qui n'ont aucune intention de se tuer. C'est néanmoins une réponse terrifiante des jeunes Musulmans en colère, qui se sentent impuissants face à une hégémonie à la fois militaire et culturelle. Tout le monde pourrait l'utiliser. Les Tigres Tamouls du Sri Lanka sont les pionniers des technologies employées. L'arme du suicide est aux antipodes de l'arme nucléaire, arme de dévastation totale. Elles sont chacune à la mesure de l'autre, impitoyables, également indifférentes aux gens qu'elles tuent.

Il nous est très difficile de penser à l'arme du suicide à cause des connaissances scientifiques établies sur le suicide. Ces connaissances sont vraies dans nos sociétés pour les individus qui se suicident ou qui envisagent de le faire. Pas parce que c'est un fait universel concernant le suicide, mais parce que le suicide, avec toutes les connotations que nous lui donnons, fait partie directement ou indirectement de la formation de chaque individu dans notre société. Ils ont grandi dans notre monde, leurs idées sont formées dans ce monde où de ces connaissances et de ces significations vont de soi.

## ***Le génie***

Je voudrais finir sur une note plus enjouée. Le génie a pris un nombre étonnant de masques depuis les premiers usages du mot et de l'idée dans l'antiquité, notamment à Athènes. Le mot dresse une carte des fantaisies d'une époque : Athènes à son apogée, La France des lumières, l'Allemagne romantique, fin-de-siècle – je parle de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle – Paris. J'ai parlé dans la leçon inaugurale du « devoir de génie ».

Hannah Arendt pensait que l'idée même de génie était une invention des premiers romantiques allemands. Julia Kristeva en trouve la racine bien avant, à l'occasion d'une intervention divine accordant une vision inspirée à un saint ou à une sainte. Aujourd'hui, le génie se mesure par référence au sommet de l'échelle d'un test d'intelligence.

Grâce aux tests de Q.I., le génie a perdu l'allure qu'il avait à l'époque romantique. C'est parce que nous le mesurons, et le génie, par nature, a horreur de la mesure.

À partir de 1869, nous avons fait du génie quelque chose de statistique. C'est l'œuvre de Francis Galton (1822-1911), le cousin de Charles Darwin, avec son livre sur *Le Génie héréditaire*<sup>24</sup>. Galton a exercé une très grande influence sur la vie moderne, pour le meilleur et pour le pire. La statistique, comme théorie de l'inférence, est née avec son coefficient de corrélation. Il nous a donné l'eugénisme, pilier des sciences de la race, et support du racisme pendant plusieurs décennies. L'utilisation des empreintes digitales. Le sifflet silencieux pour les chiens policiers. Extraordinaire emblème du biopolitique, son seul ouvrage traduit en français était son *Petit manuel de survie ou Méthodes et conseils pour subsister dans un environnement hostile*,<sup>25</sup> troisième édition de 1860, publiée en français en 2004. Oui, il fut aussi un explorateur de l'Afrique à l'âge d'or de l'empire britannique.

Galton a été attiré en particulier par le problème de la transmission héréditaire des capacités intellectuelles. Il propose de mesurer le « génie » d'un individu par la proportion des sujets qui, dans la population, se situent au-dessous de lui ou parviennent à le dépasser. C'est

---

<sup>24</sup> Francis Galton, *Hereditary genius, an inquiry into its law and consequences*, London : Macmillan, 1869. *Natural inheritance*, London : Macmillan, 1889.

<sup>25</sup> Payot & Rivages, 2004. (V.o. *The Art of travel, or shifts and contrivances available in wild countries*, 1860)

ainsi qu'en 1884, dans son laboratoire d'anthropométrie de Londres, il utilise comme instruments de mesure les tables de « percentiles », qui permettent de voir quel pourcentage de la population dépasse un individu, pour chacune des mesures effectuées. Les tests ont trouvé leur application globale en 1917 quand les États-Unis sont entrés dans la Grande Guerre. Les tests déterminaient le rôle assigné aux appelés. On avait choisi les questions pour que la moyenne des bonnes réponses soit de 100, avec une distribution gaussienne autour de la moyenne. Après-guerre, on appliqua les tests aux femmes. On découvrit que la moyenne pour les femmes était de 105. Fallait-il en conclure que les femmes sont plus intelligentes que les hommes? Non. On changea les questionnaires destinés aux femmes afin qu'ils soient plus difficiles que pour les hommes.

Le Q.I. est une excellente mesure de la capacité d'un enfant à s'épanouir dans notre âge post-industriel qui exige l'alphabétisation, les capacités numériques et l'adaptabilité aux techniques nouvelles. Au sommet de l'échelle de l'intelligence, le génie est situé sur une échelle linéaire, et donc hors de la carte. Il y a en effet des tentatives de piéger le génie avec des batteries de tests visant à faire des distinctions entre les individus qui sont à la tête de l'échelle. On dit que les valeurs obtenues signifient « proche du génie », « génie » et ainsi de suite.

Galton a voulu mesurer le génie mais il l'a expulsé de notre civilisation. Cela fait partie de notre conception subliminale de la nature profonde du génie, socratique en fin de compte, que lorsqu'on le mesure sur les échelles de Galton améliorées par l'armée américaine, le vrai génie – je n'hésite pas à employer ce mot – est à part. Insouciant, il refusera d'interagir avec les questionnaires, les institutions, les experts, la connaissance, les classifications. Il rejettera la totalité de mon carte d'interaction (a)-(e). Et bien voilà! Vous voyez que je viens de sacrifier à la figure romantique du génie.

---

<sup>1</sup> Pierre Duhem, *La Théorie physique : son objet et sa structure*. Paris: Chevalier & Rivière, 1906, p. 38.

<sup>2</sup> Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir: « la gaya scienza »*, N° 58. Trad. H. Albert, revue par M. Sautet. Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 1993.